Faut-il dire d'Hauterive ou de Hauterive?

Autor(en): **Aebischer, Paul**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique**

Band (Jahr): **58 (1929)**

Heft 10

PDF erstellt am: **28.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-1041066

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Plur que jamais l'instruction est nécessaire dans l'âpre concurrence du monde moderne, mais je place plus haut encore l'éducation. Lorsque je visiterai une école, — et je compte en visiter à l'improviste en dehors des examens, — je regarderai ce que vous avez fait de vos enfants, plus encore que ce que vous leur aurez appris.

Conservons jalousement à notre peuple ses belles qualités religieuses et morales ; cultivons-les, augmentons-les ; c'est là notre premier devoir. Mais rendons en même temps nos Fribourgeois plus assidus et plus exacts dans le travail, plus forts et, par conséquent, plus prospères. Dans cette tâche immense et qui demandera un long effort, je compte sur vous [1].

Le Directeur de l'Instruction publique :
E. Perrier.

Faut-il dire d'Hauterive ou de Hauterive ?

L'usage a varié, en effet. Nous avons, d'une part, le *Regeste de l'abbaye de Hauterive*, de Mgr Gumy ; une étude sur *l'Abbaye de Hauterive*, de M. le chanoine Peissard ; mais, d'autre part, MM. Bertoni, Max de Diesbach, Louis Grangier, pour ne citer que ces noms, ont écrit *d'Hauterive*. Quel parti prendre, quelle forme choisir ? Nous allons essayer de nous décider.

Si l'usage, jusqu'à ces dernières années tout au moins, tendait à prévaloir d'écrire *de Hauterive*, ce n'était là, ce me semble, qu'un souci moderne de purisme dû, si je ne fais erreur, à l'abbé Tanner, ancien directeur de l'Ecole normale [2]. Souci légitime, à la vérité, et correction parfaitement admissible en principe : la grammaire historique du français nous enseigne qu'à l'initiale, le *h* des mots germaniques, qui avait eu primitivement une forte aspiration, l'avait perdue dès le XVIme siècle, et cette aspiration n'eut plus pour effet, par la suite, que d'empêcher les élisions. Or, *haut* français étant un *altus* latin influencé, quant à l'initiale précisément, par le synonyme allemand *hoh* — soit qu'il s'agisse du vieux haut allemand *hôh*, soit du francique *hok*, ce sur quoi les philologues ne sont pas d'accord — le *h* initial ne devrait pas s'élider : un puriste a le droit, par conséquent, d'exiger qu'on dise *de Hauterive*, de même qu'on dit *du héron* et non point *de l'héron*, *la hache* et non *l'hache*.

[1] Il a paru, dans notre *Bulletin* de 1926, 1er janvier, 1er février et 1er mars, trois copieux articles sur l'éducation scolaire de l'ordre, de la propreté, de la ponctualité et de la régularité.

[2] Tous les catalogues de l'Ecole normale, depuis son ouverture, 1er avril 1859, jnsqu'à celui du 6 août 1882 portent la graphie *d'Hauterive*. Celui du 6 août 1883 porte *de Hauterive ;* avec l'année scolaire 1882-1883 entrent en fonction M. Michaud, comme directeur, et M. Tanner, comme aumônier.

Malgré tout, il y a des arguments à faire valoir en faveur de *d'Hauterive*. La tradition, tout d'abord. Jusqu'après 1880, en effet, on a toujours — à une rarissime exception près, du moins à ma connaissance — écrit *d'Hauterive*. Pour ne citer que ces quelques exemples, en 1831, le conseiller Rämy est appelé « avoué du Vénérable Couvent *d'Hauterive* » ; l'abbé de Lenzbourg écrit, en 1764, un *Abrégé de l'histoire de la fondation de l'abbaye d'Hauterive ;* en 1763, il est question du Révérend Seigneur Abbé *d'Hauterive ;* en 1741, on trouve la mention d'une lettre de M. l'Abbé *d'Hauterive*. En 1733, un terrier de Romont, conservé aux Archives d'Etat, parle des terres appartenant « au Venerable et Devost Monastere *d'Haute Rive* » ; et si, en 1620, le notaire René de Fleuré, originaire du Maine, s'intitule « commissaire rénovateur des reconnaissances de la venerable Abbaye de *Haulterive* de l'ordre de Cisteaux », c'est là le seul exemple ancien que je connaisse de cette forme : ce même notaire, par ailleurs, mentionne une terre « qui souloit estre du fief *d'Haulterive* », et parle de « frere Guillaume Moenat Seigneur Abbé *d'Haulterive* ». En 1619, il est question du « domaine *d'Haulterive* riere Charmeys » ; en 1580, on trouve signalée la « venerable mayson et abbaye *d'Aulteripve* ». Et l'on rencontre des formes analogues au XVme siècle déjà, sous un costume quelquefois plus patois : pour la construction du clocher de St-Nicolas, on va « abatre les chagnoz..ez bois.. *d'Aultariva* », en 1471, et en 1473, on paie sept livres à « monseigneur l'abés *d'Aulterive* » pour de la chaux que l'on était allé acheter chez lui.

L'analogie, ensuite. Sans insister sur le fait qu'en France nous avons des comtes *d'Hauterive*, une famille Borel *d'Hauterive*, remarquons que, dans notre pays même, nous parlons *d'Autafond*, de la commune *d'Autavaux*, de celle *d'Hauteville ;* nous avons un lieu dit *l'Haut Tierdzoz*, à Font ; et *L'Haut*, comme nom de pâturages supérieurs, se rencontre un peu partout en Suisse romande : citons l'Haut de Morcles, de Collonge, de Val d'Illiez, l'Haut Patéri à Château-d'Œx, l'Haut des Roches à Romanens ; de sorte que ce n'est pas sans raison que Jaccard, en étudiant ces noms de lieu, remarque qu'« ici l'influence du latin *altus* l'a emporté sur celle du *hoch* germanique qui a produit l'aspiration française de *haut* ». Le franco-provençal, qui groupe entre autres la plupart des patois de la Suisse romande, ne fait pas l'aspiration du *h* d'origine germanique ; nos dialectes disent *l'adze* « haie », remontant à un ancien germanique *hagia*, comme ils disent *l'atsèta* et même *la tsèta*, « hache », diminutif du germanique *hapia*. Des formes *d'Autavaux*, *d'Autafond*, *d'Autariva* sont logiques chez nous, puisqu'elles représentent le patois ; et *d'Hauteville*, *d'Hauterive* ont parfaitement leur raison d'être, en tant qu'elles sont modelées sur les formes franco-provençales.

Sans doute ont-elles le tort de vouloir être du français. Et ici, nous touchons à une question de principe extrêmement délicate : faudrait-il, pour parler correctement, franciser tous nos noms de villages, tous

nos noms de lieux-dits ? Du point de vue puriste, je le répète, il convient de dire *de Hauterive*. Mais alors, pourquoi s'en tenir là, et ne point exiger qu'on dise aussi *de Hauteville*, que *d'Autafond* soit remplacé par *de Hautefont*, et *d'Autavaux* par *de Hauteval* ? S'il est vrai que notre langue littéraire est aujourd'hui le français, s'il est vrai que ce français, de plus en plus, supplante nos parlers locaux, qui d'ici trente ans n'existeront pour ainsi dire plus, il n'en est pas moins vrai que nous sommes en territoire franco-provençal, que le latin parlé chez nous a eu un développement différent de celui qu'il a eu à Paris et dans l'Ile-de-France ; une forme comme *d'Autafond* se justifie par l'histoire même, et a droit, dès lors, à l'existence. Il en est de même de *d'Hauterive*.

Du reste, les linguistes admettent que si *altus* latin est devenu *haut* en français, ç'a été par suite d'une contamination populaire avec le *hoh* germanique. Mais *Hauterive* est-il un nom de lieu d'origine populaire ? Comme tant d'autres noms de monastères, il est dû à des religieux, à ceux mêmes peut-être qui, guidés par Guillaume de Glâne, s'installèrent sur les rives désertes de la Sarine, et y construisirent leur première retraite. Or, la langue courante de ces moines était le latin ; c'était le plus souvent des noms latins qu'ils donnaient à leurs fondations ; ils appelèrent le lieu où ils s'établirent *Alta ripa ;* et dans cet *alta*, il n'y avait rien de germanique : c'est bel et bien l'adjectif *altus* latin, sans mélange. Inutile, dès lors, d'ajouter à l'initiale une aspiration quelconque.

Résumons notre argumentation en la reprenant par la fin. Ou bien *Hauterive* représente directement *Alta ripa*, dénomination due aux moines cisterciens : alors *de Hauterive* ne se justifie pas, parce qu'il ne peut être question d'une influence de *hoh* germanique, nécessaire pour expliquer dans le mot *Hauterive* la présence d'un *h* aspiré. — Ou bien *Hauterive* représente un *Alta ripa* traité suivant la phonétique franco-provençale ; or, cette phonétique n'a pas gardé la trace de l'*h* aspiré, nos patois ne faisant pas de différence, par exemple, entre *illa herba* devenu *l'erba*, et *illa hagia* devenu *l'adze*. La forme *de Hauterive* ne peut se soutenir que par un souci exagéré du purisme, que si l'on entend franciser complètement tout notre vocabulaire toponomastique. Mais alors, je le répète, pourquoi s'attaquer uniquement à *Hauterive* ? Tant que nous dirons *Posieux* et non *Puiseul*, *Villaz-St-Pierre* et non *Ville-St-Pierre*, *Neyruz* et non *Noyereul*, *Posat* et non *Puiset*, *Villarsiviriaux* et non *Villiers supérieur*, *Belfaux* et non *Beauhêtre*, *Nierlet* et non *Noyerois* ou quelque chose d'approchant, nous avons le droit de continuer à dire *d'Hauterive*, qui est parfaitement dans notre tradition à nous. J'ajoute que nous serions plus logiques encore et que notre position serait encore plus inexpugnable si nous écrivions *Auterive*. Mais enfin, *Hauterive* avec son *h* initial peut se soutenir. Si quelqu'un nous en demande le pourquoi, il n'y a qu'à répondre que ce n'est pas, à proprement parler, le *h* du mot

français *haut*, mais que c'est un *h* graphique, non étymologique, tel qu'on en a en français dans *hermine* ou *heur*, ou, chez nous, dans le nom du torrent *Hongrin*. Et *d'Hauterive*, ainsi, se justifie pleinement.

PAUL AEBISCHER.

Réunion de la Société fribourgeoise d'éducation le 23 mai 1929, à Fribourg

Quand je vois, ô Fribourg, tes remparts séculaires
chevaucher sur les rocs, plonger dans les ravins,
je comprends qu'en tes murs d'illustres paladins
Soient accourus jadis, car tu devais leur plaire !
Quand je vois tes maisons si vieilles, je me dis :
« Peut-on vivre content rien qu'avec des grand'mères ? »
Pourtant, lorsque tu chantes et que tu souris,
je sens tes fils heureux comme l'étaient leurs pères !
Si mon regard s'attarde à compter les joyaux,
sculptures et vitraux, fresques, blasons, tourelles,
dont l'art antique orna ton vétuste manteau,
je te découvre encor des parures nouvelles !
Quand de tes ponts hardis aux portiques géants,
j'admire en frémissant la force et l'élégance,
je comprends que tu sois fière de tes enfants,
et je bénis ton nom, cité de ma naissance !
Mais je t'aime surtout, parce qu'autour de toi
tu fais, dans les esprits, rayonner la lumière
de la science et des arts, du progrès, de la Foi,
et que tu sais rester simple et hospitalière !

« Qu'elles sont bonnes et qu'elles sont belles ces journées du revoir », s'est écrié aujourd'hui le très sympathique syndic de Fribourg. Il avait raison, car belle et bonne a été la journée entière du 23 mai.

Belle, par son soleil printanier, par le nombre imposant de ses participants, par le cadre intéressant qui l'a sertie, par l'ordre qui y a régné sans contrainte.

Bonne, par une atmosphère extérieure et intérieure très chaleureuse, par l'apaisement qu'elle a versé sur de récents malentendus, par la haute valeur morale de ses discussions et par l'enthousiasme qu'elle a laissé dans notre cœur, à l'heure du retour !

« Combien serons-nous, m'a dit mon ami, en partant de W. ? » — Au quai de la gare moderne de Fribourg, j'étais fixé et édifié, car, sans nul doute, nous étions beaucoup. J'ai noté, toutefois, avec amertume, l'absence d'une musique. Laquelle auriez-vous aimée, puisque concorde il y a ?

Entrons dans l'harmonie, car c'est à St-Nicolas qu'elle nous attendait. L'office funèbre fut trop court, à vrai dire, et pas très funèbre avec ses délicieuses envolées des « rossignols » de la maîtrise. Il y eut encore le cantique des écoliers allemands, aux voix bien timbrées et puissantes, pour nous prouver le beau travail musical qui se poursuit dans la cité de Berthold IV.